ROMAN

LINA

L'ENFANT ÉCHANGÉE

À LA NAISSANCE



NSOGA ÉTIENNE

CHAPITRE 1

Deux berceaux sous la pluie

À Yaoundé, la saison des pluies faisait luire les routes comme de longs rubans noirs. Dans la grande maison des Nyanto, au quartier Bastos, chaque pièce semblait attendre un événement. Monsieur Sam Nyanto, entrepreneur respecté, passait d'un appel téléphonique à l'autre. Son épouse Adélaïde, enceinte de neuf mois, reposait dans le salon, une main posée sur son ventre.

Rosalie, neuf ans, entra avec un ruban rose. « Maman, je peux le mettre dans les cheveux de Naomie quand elle rentrera ? » Adélaïde sourit. « Si elle a assez de cheveux, oui. Sinon, tu attendras un peu. » Stephen, douze ans, leva les yeux de son livre. « Et si elle pleure toute la nuit ? » - « Alors son grand frère apprendra à chanter », répondit Sam. Les rires remplirent la maison.

À plusieurs kilomètres de là, Roger Joumsou guidait prudemment une vieille voiture à travers les flaques. Lui et Isabelle venaient d'un village des hauts plateaux de l'Ouest. Ils avaient profité d'un séjour chez une cousine à Yaoundé pour consulter à l'hôpital, car Isabelle attendait son premier enfant. « Elle s'appellera Lina », répétait-elle. Roger acquiesçait : « Lina Joumsou. Un nom court pour une grande destinée. »

Le soir même, les deux femmes furent admises à l'hôpital Sainte-Bernadette. Dans le hall, l'agent d'accueil, Mireille, tentait de calmer plusieurs familles. Le docteur Alain Mbarga passa rapidement. « Deux accouchements proches. Préparez les salles », ordonna-t-il. La sage-femme Thérèse Ekani vérifia les dossiers, tandis qu'une jeune stagiaire, Carine, collait les bracelets d'identification.

Un violent orage éclata. Les lumières vacillèrent, puis le groupe électrogène prit le relais. Au milieu des pas pressés, des appels et des pleurs, deux petites filles poussèrent leur premier cri à quelques minutes d'intervalle. L'une devait être appelée Naomie. L'autre devait être appelée Lina. Cette nuit-là, personne ne remarqua qu'au moment d'un transfert vers la nurserie, deux bracelets humides s'étaient décollés presque ensemble.

À l'entrée de l'hôpital, la pluie avait immobilisé une file de taxis jaunes. Un moto-taximan, voyant Roger soutenir Isabelle, gara sa machine et courut chercher un fauteuil. « Ne vous inquiétez pas pour la voiture, grand frère. Je vais prévenir le gardien », dit-il. Roger voulut lui tendre une pièce, mais l'homme secoua la tête. « Gardez-la pour le bébé. Ce soir, c'est la ville entière qui doit vous aider. » Isabelle, essoufflée, lui adressa un sourire qu'elle n'oublia jamais.

Dans une autre aile, Sam téléphona à tante Grâce. « Les enfants sont-ils couchés ? » - « Rosalie refuse de dormir tant qu'elle n'aura pas de nouvelles, et Stephen prétend qu'il surveille le téléphone. » Adélaïde tendit la main. « Donne-moi l'appareil. » Elle rassura les deux

enfants, puis ajouta : « Votre sœur arrive quand elle sera prête. Pas quand votre père aura décidé l'heure. » Sam protesta pour la forme. Le rire de Rosalie traversa la ligne et détendit enfin la chambre.

Mireille croisa Roger dans le couloir. « Monsieur Joumsou, votre épouse est entre de bonnes mains. Asseyez-vous avant de tomber à votre tour. » - « Chez nous, les hommes attendent debout. » - « À l'hôpital, ils obéissent à l'agent d'accueil », répondit-elle. Il s'assit, vaincu par son autorité tranquille. Quelques minutes plus tard, Sam vint demander des nouvelles d'Adélaïde. Les deux hommes échangèrent un bref salut, deux futurs pères réunis par la même inquiétude sans savoir que leurs vies venaient déjà de se toucher.

Lorsque les lumières s'éteignirent, Thérèse demanda à Carine de ne plus déplacer aucun dossier. « Je n'y vois presque rien », murmura la stagiaire. « Alors tu m'appelles avant chaque geste », répondit la sage-femme. Le docteur Mbarga passa la tête par la porte : « La salle deux a besoin de renfort. » Des alarmes sonnèrent presque ensemble. Carine serra contre elle deux fiches plastifiées et demanda : « Madame Thérèse, laquelle va avec quel berceau ? » - « Attends-moi. Ne décide pas seule. » Mais une nouvelle urgence emporta Thérèse avant qu'elle puisse revenir.

Après les naissances, Adélaïde demanda à Sam : « Est-ce que tu as eu peur ? » Il regarda le petit visage endormi. « J'ai eu peur de ne servir à rien. » - « Tu pouvais simplement rester près de moi. » Dans la chambre voisine, Isabelle disait presque les mêmes mots à Roger. « Tu n'avais pas besoin de faire dix fois le

couloir. » Roger posa sa paume contre la vitre du berceau. « Marcher m'empêchait d'imaginer le pire. » Les deux couples se parlaient à quelques mètres l'un de l'autre, séparés par une cloison et par une erreur encore invisible.

À la nurserie, Carine contempla les bracelets qu'elle venait de recoller. « Ils sont bien placés, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle. Thérèse, épuisée, répondit sans regarder assez longtemps : « Nous vérifierons au changement d'équipe. » Mireille entra avec les derniers formulaires. « Il manque une signature sur chacun de ces dossiers. » - « Pose-les là, je m'en charge », dit Thérèse. Le tonnerre couvrit la suite de leur conversation. Plus tard, chacune se souviendrait d'une phrase différente et du même silence.

À l'aube, le calme revint par petites touches. Mireille posa deux tasses de café sur le bureau des sages-femmes. « Bois avant de reprendre les dossiers », dit-elle à Thérèse. Celle-ci regardait encore la porte de la nurserie. « J'aurais dû rester avec Carine. » - « Tu étais appelée en salle deux. Personne ne pouvait être partout. » Carine, assise au bout du couloir, releva la tête. « Moi, j'étais là. J'aurais dû attendre. » Thérèse s'approcha. « Nous vérifierons ensemble dès que les mères seront réveillées. » La promesse sembla suffisante dans la fatigue du matin. Elle ne le serait pas.

Dans la chambre d'Adélaïde, Rosalie et Stephen parlaient à tour de rôle au téléphone. « Est-ce qu'elle a déjà ouvert les yeux ? » demanda Rosalie. « Une seconde », répondit Sam. Stephen réclama : « Mets le téléphone près d'elle, je veux qu'elle entende son grand frère. »

Adélaïde sourit. « Elle entend surtout la pluie et votre père qui donne des ordres à tout le monde. » Sam protesta : « Je veille au bon fonctionnement de la famille. » - « Alors commence par me donner de l'eau », répondit-elle. Les enfants rirent, heureux d'entendre leur mère retrouver sa voix.

Roger, lui, téléphona à maman Cécile depuis le palier. « C'est une fille. Isabelle va bien. » Un cri de joie éclata à l'autre bout de la ligne. « Une fille ! Comment s'appelle-t-elle ? » - « Lina, comme nous l'avions décidé. » Monsieur Njoya prit le téléphone derrière elle. « Dis à la petite que son premier pain l'attend déjà. » Roger rit. « Elle n'a même pas encore de dents. » - « Le pain peut attendre, pas la bénédiction. » Isabelle entendit la conversation depuis son lit et murmura : « Chez nous, même les absents réussissent à remplir une chambre. »

Lorsque Mireille apporta les documents de sortie à préparer, elle demanda aux deux pères de relire chaque nom. Sam épela soigneusement Nyanto, puis signa. Roger fit de même avec Joumsou. « On vérifie les papiers, mais qui vérifie les bébés ? » plaisanta-t-il. Mireille répondit avec sérieux : « Les bracelets, les fiches et l'équipe. Plusieurs regards valent mieux qu'un seul. » Derrière elle, Carine baissa les yeux. Sam remarqua son trouble. « Vous allez bien ? » - « Une longue nuit », répondit-elle. Personne ne lui demanda ce qui pesait réellement dans son silence.

Un peu plus tard, les deux berceaux furent ramenés presque en même temps. Adélaïde caressa la joue de l'enfant qu'on lui confiait. « Bonjour, Naomie. Nous t'attendions. » Dans la chambre voisine, Isabelle

murmura : « Lina, tu as choisi une nuit agitée pour arriver. » Roger posa un doigt dans la petite main. « Elle le serre déjà. Elle sait ce qu'elle veut. » Sam prononça presque la même phrase en voyant l'autre bébé s'agripper à lui. Deux familles inventaient leurs premiers souvenirs, certains d'aimer exactement l'enfant qui reposait devant elles.

Avant la relève, Thérèse ouvrit enfin le registre. « Carine, viens me montrer ce que tu as fait. » Une urgence retentit encore dans le couloir. Mireille passa la tête par la porte : « La direction demande le rapport de panne avant huit heures. » Thérèse referma le cahier. « Nous reprendrons après. » Carine voulut parler, mais le jour avait déjà commencé avec ses bruits, ses ordres et ses départs. À quelques mètres, Adélaïde et Isabelle chantaient chacune une berceuse. Leurs voix ne se rencontrèrent pas, pourtant elles semblaient répondre l'une à l'autre au-dessus du secret.

Au moment où le soleil perça les nuages, Mireille croisa les deux familles près des ascenseurs. Sam portait un sac, Roger cherchait la sortie et les deux mères tenaient leur enfant contre elles. « Bon retour chez vous », leur dit-elle. Adélaïde répondit : « Merci d'avoir veillé sur nous. » Isabelle ajouta : « Nous n'oublierons pas cette nuit. » Carine les regarda s'éloigner et murmura : « Moi non plus. » Thérèse lui demanda : « Tu veux encore me dire quelque chose ? » La jeune femme fixa les portes qui se refermaient. « Je voulais seulement être certaine que tout allait bien. » Thérèse soupira : « Nous reprendrons le registre ce soir. » Mais le soir venu, les deux berceaux étaient déjà devenus deux histoires familiales.